



Dutertre avait écouté avec stupeur le récit de Thierry. — Page 430, col. 3.

— Je le jure.
 — Et son cœur est pris de telle façon que me promettre son amour a été de la part de Mothril un effronté mensonge, une trahison odieuse?
 — Un effronté mensonge, une odieuse trahison.
 — Vous le prouverez, senora?
 — Aussitôt que vous l'ordonnerez, seigneur.
 — Redites-le-moi, que je me le persuade.
 Dona Maria dominait le roi de toute sa hauteur. Elle le tenait par l'orgueil et par la jalousie.
 « — Par le Dieu vivant! me dit tout à l'heure Aïssa, et ses paroles retentissent encore à mon oreille, je vous jure que, dans le cas où don Pedro me tiendrait en son pouvoir et voudrait m'imposer son amour, je vous jure que j'aurai un poignard pour me percer le cœur ou une bague comme la vôtre pour aspirer un poison mortel. »
 Et elle me désignait cette bague que j'ai au doigt, senor.
 — Cette bague?... dit don Pedro avec effroi... Qu'a donc cette bague, senora?
 — Elle renferme en effet un poison subtil, senor. Je la porte depuis deux ans, pour assurer ma liberté de corps et d'âme, au cas, un jour, où dans les mauvaises chances de votre fortune que j'ai si fidèlement suivie, j'en rencontrerais une qui me livrât à vos ennemis.
 Don Pedro sentit comme un remords à l'aspect de cet héroïsme simple et touchant.
 — Vous êtes, dit-il, un noble cœur, Maria, et je n'ai jamais aimé une femme comme je vous ai aimée... mais les mauvaises chances sont loin... Vous pouvez vivre.
 — Comme il m'a aimée! pensa Maria en pâlisant, mais sans se trahir. Il ne dit plus comme il m'aime!
 — Et voilà la pensée d'Aïssa? reprit don Pedro après un silence.
 — Tout entière, senor.
 — C'est de l'idolâtrie pour ce chevalier français.

— C'est un amour égal à celui que j'ai eu pour vous, répondit dona Maria.
 — Que vous avez eu? dit don Pedro plus faible que sa maîtresse, et montrant sa blessure à la première douleur.
 — Oui, seigneur.
 — Don Pedro fronça les sourcils.
 — Pourrai-je interroger Aïssa?...
 — Quand il vous plaira.
 — Parlera-t-elle devant Mothril?
 — Devant Mothril, oui, seigneur.
 — Elle dira tous les détails de son amour?
 — Elle avouera même ce qui fait la honte d'une femme.
 — Maria! s'écria don Pedro avec un élan terrible, Maria, qu'avez-vous dit!
 — La vérité, toujours, répliqua-t-elle simplement.
 — Aïssa déshonorée!...
 — Aïssa, qu'on veut faire asseoir sur votre trône, et placer dans votre lit, est fiancée au seigneur de Mauléon par des liens que Dieu seul à présent peut rompre, car ils sont les liens d'un mariage accompli...
 — Maria! Maria! dit le roi ivre de fureur.
 — Je vous devais ce dernier aveu... C'est moi qui, sollicitée par elle ai introduit le Français dans la chambre où Mothril la tenait enfermée, moi, qui, protégeant leurs amours, devais les réunir sur la terre de France.
 — Mothril! Mothril! tous les châtiments seront trop faibles, toutes les tortures trop douces pour te faire expier ce lâche attentat! Amenez-moi Aïssa, madame, je vous prie.
 — Seigneur, j'y vais... Mais réfléchissez, je vous prie. J'ai trahi le secret de cette jeune fille pour servir l'intérêt, l'honneur de mon roi... Ne vaut-il pas mieux que vous vous en teniez à ma parole, ne pouvez-vous me croire sans cette preuve qui arrache l'honneur à la pauvre enfant?
 — Ah! vous hésitez, vous me trompez!
 — Seigneur, je n'hésite pas, je cherche à rendre un peu de confiance à Votre Majesté: cette

preuve nous l'aurons aussi bien dans quelques jours sans éclat, sans un scandale qui perdra cette jeune fille.
 — Cette preuve je la veux sur-le-champ, et je vous somme de me la fournir sous peine de n'être pas crue dans vos accusations!
 — Seigneur, j'obéis, dit Maria douloureusement émue.
 — Je vous attends bien impatiemment, madame.
 — Seigneur, vous allez être obéi.
 — Si vous avez dit la vérité, dona Maria, demain il n'y aura plus en Espagne un seul More qui ne soit proscrit ou fugitif.
 — Demain alors, seigneur, vous serez un grand roi; et moi, pauvre fugitive, pauvre délaissée, je rendrai grâce à Dieu du plus grand bonheur qu'il m'ait accordé en ce monde, la certitude de votre prospérité.
 — Senora, vous pâlissez, vous chanceliez, voulez-vous que j'appelle?
 — N'appellez pas, Sire... Non... Je vais retourner chez moi... J'ai fait demander du vin, j'ai préparé un rafraîchissement qui m'attend sur ma table; je brûle, et une fois désaltérée, je serai tout à fait bien; ne pensez donc plus à moi, je vous prie.
 — Mais je vous jure, dit tout à coup Maria en se précipitant vers la chambre voisine, je vous jure qu'il y avait là quelqu'un; cette fois j'ai entendu, je ne me trompe pas, la marche d'un homme...
 Don Pedro prit un flambeau, dona Maria un autre, et tous deux se précipitèrent dans cette chambre; elle était déserte, rien n'annonçait qu'on y eût passé.
 Seulement une portière tremblait encore du côté de la porte extérieure qu'avait annoncée Hafiz.
 — Personne! dit Maria surprise, j'ai bien entendu pourtant.
 — Je vous l'ai dit, c'est impossible... Oh! Mo-